

Stéphanie Posthumus

Université McGill

Écocritique et *ecocriticism*.
Repenser le personnage
écologique

Pour définir le sujet écologique, Verena Andermatt Conley décrit un nombre d'actes associés à une vie plus écologique : prendre son vélo, marcher, prendre le transport en commun, recycler du papier, réutiliser du plastique, parmi bien d'autres¹. Mais elle ajoute que de tels actes ne vont pas au cœur de ce qu'est le sujet écologique qui, selon elle, se construit autrement que les sujets précédents; ceux de l'ère classique, de l'ère romantique et de l'ère moderne. D'après Andermatt Conley, le sujet écologique est fondamentalement différent parce qu'il se construit comme un ensemble de rapports et d'interactions plutôt que comme une entité individuelle et isolée. Pour faire un portrait de ce nouveau sujet

1. Verena Andermatt Conley, « Eco-Subjects », dans Peter Conley et Verena Andermatt Conley [dir.], *Rethinking Technologies*, Minneapolis, Minnesota University Press, 1993, p. 77-91.

contemporain, Andermatt Conley s'appuie sur la pensée d'Hélène Cixous, de Michel de Certeau et de Félix Guattari, des figures bien connues dans le paysage intellectuel français du XX^e siècle, mais qui ne sont pas nécessairement associées à l'écologisme². Dans le présent article, je me propose de suivre l'exemple d'Andermatt Conley pour monter une approche écocritique centrée sur la pensée écologique, d'une part, et sur le personnage écologique, d'autre part. Pour ce faire, je montrerai que l'écocritique inspirée de la science écologique dans le monde anglophone a quelque peu délaissé le concept de personnage écologique, choisissant plutôt un sujet dissolu dans son environnement, ou ce que j'appellerai un (non-)sujet environnemental. En mettant ainsi en dialogue l'écocritique anglophone et la pensée écologique française, j'inviterai mon lecteur à réfléchir sur les différences culturelles qui influencent nos manières de penser, d'imaginer et de discuter des problèmes écologiques.

Depuis son émergence au début des années 90, l'écocritique se donne comme objectif principal d'analyser le rapport entre la littérature et l'environnement³. Malgré sa grande diversité de méthodologies et de théories, l'écocritique se distingue d'autres approches littéraires de par son insistance sur le rôle du monde non-humain dans les textes littéraires, artistiques, cinématographiques, enfin, dans tout texte compris au sens large du terme. L'écocritique aborde le texte culturel selon une perspective politique qui décentre l'être humain pour mieux se recentrer sur l'environnement. Mais un tel objectif, celui d'écarter l'humain, a suscité une objection importante de la part des critiques littéraires : comment analyser la littérature où il est avant tout question de drames humains, de culture humaine, de comportement humain, de mœurs humaines,

2. Il est vrai que l'œuvre de Guattari et plus particulièrement son livre *Les Trois écologies* (Paris, Galilée, 1989, 72 p.) a un lien beaucoup plus clair avec la pensée écologique. J'y reviendrai.

3. Cette définition est tirée de l'introduction de Cheryl Glotfelty à la collection *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Cheryl Glotfelty et Harold Fromm [dir.], Athens/London, Georgia University Press, 1996, p. xv-xxxvii.

si l'on est avant tout intéressé par le monde non-humain? Dans son livre *The Environmental Imagination*, Lawrence Buell offre une réponse possible en affirmant la valeur des textes où il est avant tout question du monde non-humain, à savoir le genre intitulé *nature writing*. Pour Buell, il est essentiel, face à la crise écologique globale, de remettre en lumière les textes qui pourraient nous orienter vers un rapport plus harmonieux avec l'environnement⁴. L'étude du *nature writing* représente d'ailleurs un moment clé dans le développement de l'écocritique, lui donnant de la validité institutionnelle. Or, ce choix de corpus a quelque peu limité l'écocritique aux textes caractéristiques d'une tradition littéraire en particulier, c'est-à-dire anglo-américaine. Par ailleurs, la nature, comme lieu très peu modifié par les êtres humains, n'existe presque plus, voire nulle part si l'on pense à l'effet global du réchauffement de la planète⁵. Dès le début des années 2000, l'écocritique commence en effet à passer de l'idée de la nature à celle de l'environnement qui comprend des lieux post-industriels tout comme des lieux champêtres⁶.

En plus d'élargir son corpus, l'écocritique revient sur la question de l'humain, non pas pour embrasser de nouveau un anthropocentrisme aveugle, mais pour insister sur le fait que l'humain et le non-humain restent intimement reliés. Des approches comme la justice environnementale, l'écologie sociale, l'écocritique postcoloniale et l'écologie *queer*, entre bien d'autres, montrent que toute étude de la nature et de l'environnement dans le texte doit nécessairement inclure l'étude de la construction identitaire comme « genre », « race » et « classe ». Sans pour autant m'aligner sur une de ces nouvelles approches, je suis d'avis que l'écocritique doit penser l'humain et

4. Lawrence Buell, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Belknap Press, 1996, 600 p.

5. Bill McKibben, *The End of Nature*, New York, Anchor Books, 1989, 226 p.

6. Voir par exemple Karla Armbruster et Kathleen Wallace, *Beyond Nature Writing: Expanding the Boundaries of Ecocriticism*, Charlottesville, Virginia University Press, 2001, 372 p., et Michael Bennett et David Teague, *The Nature of Cities: Ecocriticism and Urban Environments*, Tucson, Arizona University Press, 1999, 312 p.

le non-humain ensemble. Dans ce cas-ci, il sera question de faire appel à la pensée de Félix Guattari dont la description du processus de subjectivation sera très utile pour commencer à construire la notion de personnage écologique. Si une telle construction me semble importante, c'est que l'écocritique, en prenant appui sur les modèles de la science écologique, a réduit le rôle du sujet à celui d'observateur neutre et a écarté par là même tout un ensemble de textes littéraires où il n'est pas nécessairement question de la nature. Mon étude se situe donc dans ce cadre critique qui cherche à ouvrir l'écocritique vers d'autres perspectives culturelles, d'autres traditions intellectuelles et d'autres genres littéraires.

Alliance instable entre l'*ecocriticism* et la science écologique

Bien avant les années 90, l'écocritique anglo-américaine s'appuie sur les concepts et idées de la science écologique pour développer de nouvelles approches littéraires. En 1978, William Rueckert publie « Literature and Ecology. An Experiment in Ecocriticism », article dans lequel il se sert de termes et de concepts tels que la symbiose, l'organisme, l'échange d'énergie et la biosphère, pour analyser le rapport entre les poèmes et le lecteur⁷. D'après Rueckert, les poèmes donnent de l'énergie au lecteur de par leur charge de créativité et d'imagination. Le lecteur partage et redistribue cette énergie par la suite, participant au réseau d'êtres vivants dans l'environnement. En plaçant le texte littéraire dans un contexte écologique, Rueckert cherche à construire le lien nécessaire entre le monde immatériel des idées, des images et des mots, et le monde matériel de l'énergie, des organismes vivants, etc. On peut certes rejeter l'idée un peu naïve que les poèmes agissent dans l'écosystème comme des plantes vertes, mais l'analyse de Rueckert met bien en évidence l'emploi métaphorique de termes scientifiques pour repenser la fonction du texte littéraire.

7. William Rueckert, « Literature and Ecology. An Experiment in Ecocriticism », *The Iowa Review*, vol. 9, n° 1, 1978, p. 71-86.

Par ailleurs, il n'est pas question chez Rueckert d'éliminer l'être humain de son analyse même s'il est question d'adopter une certaine pensée scientifique. Certes, Rueckert s'intéresse au lecteur et non pas au personnage, mais il offre un premier modèle pour penser le sujet écologique dans le domaine littéraire. Pour Rueckert, « see[ing] even the smallest, most remote part in relation to a very large whole is the central intellectual action required by ecology and [...] an ecological vision⁸ ». Autrement dit, le principe d'interrelation est au cœur de sa vision écologique de la littérature.

Dans *Philosophy of Ecology*, David Keller et Frank Golley font une distinction importante entre l'écologie comme science et une vision écologique du monde. D'après Keller et Golley, les deux ne vont pas nécessairement ensemble : « Having an ecological outlook does not mandate embracing the lessons of scientific ecology; nor do scientific ecologists necessarily have “ecological worldview”⁹ ». Cette confusion entre les deux sens du mot « écologie » caractérise l'étude de Rueckert où il est question de faire appel à la « vérité » de l'écologie comme étant à la fois science et prise de position politique. Si l'on remonte aux origines du mot « écologie », il est clair que l'inventeur du mot, le zoologiste allemand Ernst Haeckel en 1866, se référait à « la totalité de la science des relations de l'organisme avec l'environnement comprenant au sens large toutes les conditions d'existence¹⁰ ». Née comme science, l'écologie s'est vue par la suite affiliée avec une pensée et une politique écologistes. On peut soulever l'objection que toute science contient un certain biais politique, mais dans le cas de Rueckert il était question de confondre en quelque sorte l'écologie (donc la science) et l'écologisme (donc le parti pris politique). L'alliance entre l'écocritique et la science écologique qui

8. William Rueckert, « Literature and Ecology. An Experiment in Ecocriticism », dans Cheryl Glotfeley et Harold Fromm [dir.], *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens, Georgia University Press, 1996, p. 108.

9. David Keller et Frank Golley [dir.], *The Philosophy of Ecology. From Science to Synthesis*, Athens/London, Georgia University Press, 2000, p. 3.

10. Cité par Pascal Acot, *Histoire de l'écologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 5.

a commencé sur le plan de la métaphore et de l'analogie est, tout compte fait, quelque peu instable¹¹.

On peut d'ailleurs se demander en quoi l'emploi de modèles scientifiques pour analyser les textes littéraires aurait limité la portée de l'écocritique. Pour le critique littéraire Glen Love, la science écologique offre non seulement une vision juste des rapports entre le monde humain et le monde naturel, mais également une façon plus rigoureuse d'analyser ces rapports dans le texte littéraire. D'après lui, les sciences biologiques sont « our best human means for discovering how the world works¹² ». En s'inspirant des sciences biologiques ainsi que des principes évolutionnistes, Love pose les jalons de son approche littéraire qui est certes plus contemporaine que celle de Rueckert, mais qui révèle également un certain nombre de problèmes. En se servant des sciences biologiques pour « tester » ou « mesurer » la fidélité du réel dans le texte littéraire, le critique littéraire passe à côté de la fonction principale de la littérature comme mise en cause de la réalité sociale. Il est vrai que bien des textes littéraires n'adhèrent pas strictement dans leur description du lieu à la flore et à la faune de tel ou tel écosystème. Mais ces « erreurs » ne représentent qu'une infime partie de ce que le texte littéraire peut révéler à son lecteur. En acceptant la science comme voix autoritaire dans son exploration de la littérature, l'écocritique ignore une partie bien plus importante de ce qu'elle peut contribuer à la discussion, à savoir l'analyse de ce que Jean-François Chassay appelle l'imaginaire scientifique ou la manière dont le texte littéraire construit à sa façon des personnages, des idées, des lieux, des scientifiques¹³. Plutôt que de se cantonner aux textes sur la nature pour voir en quoi les lieux sont décrits « correctement », l'écocritique pourrait se pencher sur

11. Pour une analyse approfondie de cette alliance instable, voir Dana Phillips, *The Truth of Ecology: Nature, Culture, and Literature in America*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 320 p.

12. Glen Love, *Practical Ecocriticism: Literature, Biology, and the Environment*, Charlottesville, Virginia University Press, 2003, p. 8.

13. Jean-François Chassay, « D'une fausse incompatibilité », *Québec français*, 148, 2008, p. 30-32.

un plus grand nombre de textes où il est question de mettre en scène le savoir scientifique plus généralement.

Par ailleurs, les approches écocritiques fondées sur les théories scientifiques ont tendance à écarter non seulement l'humain dans le texte littéraire, mais également le critique littéraire comme sujet humain. Il semble quelque peu étrange de vouloir construire une analyse scientifique de la littérature (voir par exemple les travaux du darwinisme littéraire de Joseph Carroll) après la fin des études formalistes et structuralistes. Pourtant, les travaux de Love, qui prennent appui sur le darwinisme littéraire de Joseph Carroll, soulignent l'importance d'une perspective scientifique dans le domaine littéraire. Ceci me ramène encore une fois à ce que l'écocritique sacrifie en s'alliant avec la science : elle tourne le dos à l'élément très humain de son objet d'étude et de sa propre approche. Sans pour autant mettre fin à tout rapport avec la science, l'écocritique ne pourrait-elle pas revenir sur la manière dont les différentes sciences conçoivent le sujet humain? L'exemple de Love serait révélateur à cet égard, car il est question de reconstruire jusqu'à un certain point le modèle universel de la nature humaine dans son appel aux principes de la théorie de l'évolution pour expliquer le comportement des personnages dans le texte littéraire. Une telle approche semble écarter les processus de différenciation et d'individuation, voire de subjectivation pour reprendre le terme de Guattari. Tout compte fait, la science écologique ne servira peut-être pas de meilleur point de départ pour imaginer et construire d'autres rapports plus écologiques avec le monde vivant¹⁴. Il est temps de se pencher sur la pensée écologique pour voir en quoi elle offre un cadre théorique pour monter une approche écocritique qui accorde une plus grande place au sens de devenir sujet humain dans

14. Dans sa critique de l'alliance entre la science écologique et l'écocritique, Dana Phillips fait une remarque très judicieuse en notant que « the success of our efforts to discover whatever we can about the ecological character of the natural world does not hinge on the right representation of nature » (Dana Phillips, *op. cit.*, p. xi).

un contexte plus large du social, du mental et de l'environnemental, pour reprendre les trois écologies de Guattari.

Alliance possible entre l'écocritique et la pensée écologique

Commençons par revenir à l'étymologie du mot « écologie » et au concept de *oikos* qui veut dire « habitat ». Le discours sur le rapport entre les êtres humains et leurs multiples habitats précède de beaucoup la naissance de la science écologique, voire de la science tout court. On peut citer Aristote, Lucrèce, Héraclite entre autres, comme premiers penseurs d'une longue tradition philosophique portant sur le rapport entre les êtres vivants et les lieux. Mais pour parler de la pensée écologique comme inquiétude causée par l'état biologique, économique et social de la planète, il faudrait délimiter une période de temps plus récente. Les années 60 et 70 voient l'émergence et l'élan de mouvements écologiques dans le monde occidental. C'est en 1962 que Rachel Carson publie son livre *Silent Spring*¹⁵ aux États-Unis et attire l'attention de toute la nation sur le problème de l'emploi de pesticides. C'est en 1972, lors du voyage d'Apollo 17 vers la lune, que l'Occident voit pour la première fois la « bille bleue » dans toute sa beauté et toute sa fragilité, donnant naissance à une conscience écologique plus globale. Aux États-Unis, la pensée écologique suit deux voies importantes : d'une part, celle de la philosophie et de l'éthique de l'environnement (*environmental philosophy*, *environmental ethics*) et d'autre part, celle des mouvements, des associations, des organisations non gouvernementales environnementalistes.

Comme l'ont déjà constaté plusieurs philosophes français, la philosophie de l'environnement n'a pas eu une telle reconnaissance en France¹⁶. D'après Catherine Larrère, le livre de Luc Ferry, *Le nouvel*

15. Rachel Carson, *Silent Spring*, Houghton Mifflin Harcourt, New York, 2002 [1962], 378 p.

16. Voir Catherine Larrère, « Éthiques de l'environnement », *Multitudes*, vol. 1, n° 24, 2006, p. 75-84 et l'introduction de Hicham-Stéphane Afeissa à son livre *l'Éthique de l'environnement — Nature, Valeur, Respect*, Paris, Vrin, 2007, 384 p.

ordre écologique, publié en 1992, joue un rôle important dans cette histoire¹⁷. En assimilant trop rapidement écologisme et fascisme, le livre de Ferry fait de l'éthique de l'environnement un domaine à éviter à tout prix pour les philosophes français qui ne veulent pas voir leur pensée marginalisée voire rejetée comme anti-humanisme. Or, ce retard dans le domaine de la philosophie de l'environnement ne veut pas dire que les questions écologiques sont restées sous silence en France. Au contraire, la pensée écologique existe bel et bien depuis plusieurs années en France, mais elle prend la forme plus souvent d'écologie politique telle que développée par André Gorz, Serge Moscovici, Edgar Morin, Michel Serres et Bruno Latour, notamment. Selon Kerry Whiteside, l'écologie politique française est fondamentalement différente de la philosophie de l'environnement anglophone : celle-là représente un écologisme non-centré qui ne sépare pas les problèmes de la planète d'autres problèmes sociaux et considère donc l'humain et le non-humain comme intimement reliés, alors que celle-ci cherche à se fonder comme biocentrisme ou écocentrisme, insistant sur les valeurs inhérentes du monde non-humain¹⁸. Si l'on accepte la conclusion de Whiteside, l'écologie politique française, et plus généralement la pensée écologique française, se prêterait mieux à une approche écocritique voulant réintroduire le sujet humain et plus précisément le personnage écologique dans ses analyses littéraires.

Pour la présente étude, je me servirai de la pensée écologique de Félix Guattari, même si ailleurs j'utilise beaucoup la philosophie de la nature de Michel Serres et son concept du contrat naturel pour développer une approche écocritique aux textes littéraires français¹⁹. Premièrement, Guattari, en tant que psychanalyste, passe

17. Catherine Larrère, « La question de l'écologie. Ou la querelle des naturalismes », *Cahiers philosophiques*, n° 127, 4^e trimestre, 2011, p. 67-68.

18. Voir Kerry Whiteside, *Divided Natures: French Contributions to Political Ecology*, Cambridge, MIT Press, 2002, 335 p.

19. Voir par exemple mes articles « Vers une écocritique française : le contrat naturel de Michel Serres », *Mosaic, a journal for the interdisciplinary study of literature*, vol. 44, n° 2, 2011, p. 85-100, et « Translating Ecocriticism: Dialoguing

beaucoup de temps à réfléchir sur la manière dont l'être humain agit et interagit avec d'autres êtres dans un processus de subjectivation et désobjectivation continu. Deuxièmement, son œuvre commence à attirer l'attention des écocritiques de ce que Lawrence Buell appelle « la deuxième vague²⁰ », c'est-à-dire des écocritiques moins fixés sur la *nature writing* pour qui il est nécessaire d'adopter une approche poststructuraliste pour examiner les enjeux de la « nature-culture ». Par exemple, le concept du rhizome chez Deleuze et Guattari suscite de l'intérêt comme modèle anti-dualiste et anti-essentialiste pour penser les lieux naturels et urbains dans des textes littéraires²¹. Pourtant, le lien entre les processus de subjectivation, tels que décrits par Guattari, et la représentation littéraire de personnages écologiques n'a pas encore fait l'objet d'analyse approfondie bien qu'il représente un point de départ très utile²². C'est qu'il n'est pas question chez Guattari de définir l'écologiste ni l'environnementaliste, mais de décrire un ensemble de processus donnant naissance à différentes subjectivités au pluriel et non pas au singulier.

Dans *Les Trois écologies*, publié en 1989, il est question de développer une théorie de ce que Guattari appelle l'écophilosophie. Mais on trouve également ce terme dans les écrits de Arne Naess, penseur écologiste norvégien que Guattari ne mentionne nulle part dans son livre, comme le note Gary Genosko²³. Les deux écophilosophies semblent

with Michel Serres, » *Reconstruction*, vol. 7, n° 2, 2007, <http://reconstruction.eserver.org/072/posthumus.shtml> (2 avril 2014).

20. Lawrence Buell, *The Future of Environmental Criticism*, London, Wiley-Blackwell, 2005, 206 p.

21. Voir par exemple l'article de Dianne Chisolme, « Rhizome, Ecology, Geophilosophy », *Rhizomes*, n° 15, 2007, <http://www.rhizomes.net/issue15/chisholm.html> (2 avril 2014), et l'article de Adam Dickinson, « The Weather of Weeds: Lisa Robertson's Rhizome Poetics », *Rhizomes*, n° 15, 2007, <http://www.rhizomes.net/issue15/dickinson.html> (2 avril 2014).

22. John Tinnell souligne toute l'importance de la pensée de Guattari pour une approche écocritique, mais dans son analyse des processus de subjectivation, il ne fait pas le lien avec le personnage écologique. Voir John Tinnell, « Transversalising the Ecological Turn: Four Components of Felix Guattari's Ecosophical Perspective », *The Fibreculture Journal*, n° 18, 2011, p. 35-64.

23. Gary Genosko, *Felix Guattari: A Critical Introduction*, New York, Pluto, 2009, p. 86.

d'ailleurs avoir très peu en commun : pour Naess, il s'agit d'une « philosophie d'harmonie ou d'équilibre écologique²⁴ », alors que pour Guattari, il s'agit de la « lutte émancipatrice selon les trois types de praxis écologiques²⁵ ». Naess insiste sur un modèle holiste des interactions entre organismes et environnement, tandis que Guattari insiste sur l'hétérogénéité et la différence dans sa vision des interactions sociales et écologiques. Malgré ces différences, Guattari et Naess sont tous les deux très critiques de la société capitaliste, ou de ce que Guattari appelle « le capitalisme mondial intégré », et proposent un nouveau paradigme pour répondre aux enjeux de la société contemporaine. Dans le cas de Guattari, il s'agit de développer une écosophie qui comprend trois volets : l'écologie environnementale qui anticipe les pires catastrophes ainsi que les meilleures évolutions et qui ne se limite donc pas à la défense de la nature passée, mais qui envisage plutôt la création future de nouvelles espèces vivantes²⁶; l'écologie sociale qui condamne l'idée du système capitaliste comme seul mode de valorisation et qui n'hésite pas à utiliser les moyens informatiques pour créer de nouveaux groupes-sujets²⁷; et enfin l'écologie mentale qui s'appuie sur un modèle éthico-esthétique inspiré en partie de textes littéraires où il est question de processus de subjectivation²⁸. Les trois volets sont essentiels à l'articulation de l'écosophie de Guattari non pas parce qu'ils font voir le portrait d'un tout (il n'est nulle part question d'holisme chez Guattari), mais parce qu'ils font voir les multiples vecteurs, assemblages et agencements formant et reformant les microluttes politiques contre le système capitaliste. Alors que Naess envisage un monde prémoderne où le sujet se fonde dans le Sujet plus large qu'est le monde, Guattari pose des principes d'une pensée

24. Pour la définition complète de l'écologie profonde de Naess, voir Alan Drenghson et Yuichi Inoue [dir.], *The Deep Ecology Movement: An Introductory Anthology*, Berkeley, California University Press, 1995, p. 8.

25. Félix Guattari, *op. cit.*, p. 43.

26. *Ibid.*, p. 68-70.

27. *Ibid.*, p. 62-68.

28. *Ibid.*, p. 50-57.

écologique qui fait de la place pour les processus de subjectivation, la technologie, l'évolution et le futur. Par ailleurs, Guattari cherche de nouveaux modèles dans les littératures et les arts, signalant les limites des modèles scientifiques pour monter une nouvelle praxis et éthique écologique.

Passage du sujet environnemental au personnage écologique

L'écocritique n'a pas toujours su quoi faire des personnages humains dans les textes littéraires à part de réduire leur importance afin de mieux affirmer une perspective non-anthropocentrique. Dans ce sens, le sujet environnemental dans le texte littéraire était souvent un non-sujet, c'est-à-dire un sujet qui ne voulait pas être sujet. Dans les textes du genre nommé *nature writing*, le narrateur donne souvent l'impression de vouloir disparaître devant la beauté de la scène de la nature, de trouver les mots si justes que le texte s'autogénère, de façon spontanée, grâce à une sorte de symbiose entre les mots et les objets observés. Dans son livre, Alain Suberchicot s'attarde sur le rôle très réduit des personnages dans ce qu'il appelle la « littérature à vocation environnementale²⁹ ». Il explique : « Ces textes spécialisés, à force de diriger l'attention vers les territoires et les écosystèmes, voient un homme sans substance, effacé³⁰ ». Alors que Suberchicot ne trace pas les origines philosophiques du « déficit identitaire³¹ » d'un tel non-sujet, l'écocritique Timothy Morton s'engage à déconstruire l'illusion de ce qui appelle l'*ecomimesis* dans le *nature writing* qui tente de faire disparaître la séparation entre sujet et objet en décrivant avec autant de détails que possible les lieux, la nature, la flore et la faune³². De telles descriptions reposent, explique Morton, sur un

29. Alain Suberchicot, *Littérature et Environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, 2012, 280 p.

30. *Ibid.*, p. 46.

31. *Ibid.*, p. 49.

32. Timothy Morton, *Ecology without Nature. Rethinking Environmental Aesthetics*, Cambridge/London, Oxford University Press, 2007, 264 p.

paradoxe important : plus le narrateur tente d'attirer l'attention sur les détails du monde naturel, plus il a recours au langage et donc moins il peut faire disparaître l'acte d'écrire. Morton consacre tout un chapitre au contexte culturel et historique qui a donné naissance à un tel (non-)sujet environnemental³³. Pour sa part, Morton préfère une pensée écologique sans nature qui met en avant le rôle du sujet, du langage, de la perception et de la représentation.

Le processus de subjectivation chez Guattari peut servir de modèle pour développer l'idée de « personnage écologique » en opposition avec cet autre sujet dit environnemental dans le texte littéraire. En fait, Guattari se réfère lui-même à l'œuvre de Proust, Joyce, Beckett, entre autres, pour expliquer le processus de subjectivation dans le cadre de ses réflexions sur l'écologie mentale. D'après le philosophe, c'est le paradigme éthico-esthétique et non pas scientifique qui fournira les modèles pour imaginer de nouvelles modalités de subjectivation et de singularisation. Il évite d'ailleurs les approches phénoménologiques³⁴ et parle plutôt de « refrains existentiels » qui, comme le souvenir de la madeleine chez Proust, reviennent en série pour créer les conditions d'existence comme processus partiel, répétitif et singularisé. Guattari termine son livre en insistant sur « une *hétérogenèse*, c'est-à-dire le processus continu de resingularisation », qui fait que les êtres humains deviennent « à la fois solidaires et de plus en plus différents³⁵ ». Par là même, il signale la nécessité de revenir au pouvoir de l'imagination et de la créativité dans les textes littéraires où il est question de personnages écologiques, c'est-à-dire, de nouvelles subjectivités qui gardent leur singularité tout en s'ouvrant du côté du *socius* et du côté du *cosmos*³⁶.

33. *Ibid.*, p. 79-139.

34. Or, l'approche phénoménologique a beaucoup d'adeptes parmi les écrivains dans le monde anglophone (voir entre autres le livre du philosophe américain David Abrams, *The Spell of the Sensuous*, New York, Vintage, 1997, 352 p.; c'est un passage tiré du livre d'Abrams que Morton critique le plus sévèrement dans son analyse de l'*ecomimesis* dans *Ecology without Nature*).

35. Félix Guattari, *op. cit.*, p. 72.

36. *Ibid.*, p. 71.

Pour mieux saisir tout l'intérêt de ce passage du sujet environnemental au personnage écologique, je me servirai du roman *Le pays*³⁷ de l'auteure française contemporaine Marie Darrieussecq. Dans un premier temps, il faut signaler que *Le pays* n'est un exemple ni de *nature writing* ni de texte environnemental. Le roman de Darrieussecq ne développe pas de problématique écologique même s'il est question ici et là de mentionner la centrale nucléaire dans le pays où habite le personnage principal³⁸, car ce dernier n'adopte jamais de position politique vis-à-vis de cette centrale nucléaire. À ces égards, le roman ne présente que très peu d'intérêt pour une approche écocritique à la recherche de thèmes, images, messages soutenant la cause écologiste dans le texte littéraire. Mais si l'on revient aux trois écologies de Guattari, il devient très clair que *Le pays* met en scène un personnage écologique en prise avec les rapports sociaux, mentaux, environnementaux au cœur du processus de subjectivation.

Ce qui frappe tout de suite le lecteur du roman de Darrieussecq, c'est le doublement de voix narratives pour raconter les pensées, événements, mémoires de Marie Rivière, le personnage principal du roman. Une police de caractères est utilisée pour la narration à la troisième personne et une autre pour la narration à la première personne; pourtant, la reprise de commentaires, observations et idées fait en sorte que les deux voix se fondent, se mêlent et se

37. Marie Darrieussecq, *Le pays*, Gallimard, « Folio », 2005, 256 p. Pour une analyse plus complète de ce roman selon une perspective écocritique, voir mon article « Writing the Land/scape: Marie Darrieussecq's *Le Pays* », *French Literary Studies*, 30, 2012, p. 103-117.

38. Ce pays, qui s'appelle Yuoangui dans le roman, ressemble beaucoup à la région où est née Darrieussecq, à savoir le Pays basque. D'après Darrieussecq, *Le pays* est son seul texte d'autofiction (Marie Darrieussecq, « Je est unE autre », dans *Écrire l'histoire d'une vie*, Annie Oliver [dir.], Rome, Edizioni Spartaco, 2007, 142 p.). Le personnage principal, Marie Rivière, est également une romancière en train d'écrire un roman intitulé *Le pays*. Analyser les enjeux de la mise en abyme serait une autre façon d'aborder les processus de subjectivation, de doublement et de fragmentation dans le roman.

confondent³⁹. Lorsque Marie raconte ses propres expériences à la première personne, il n'est pas question de fonder son identité sur un centre fixe, mais d'explorer l'excentrisme de son « moi » qui ne se connaît que lors de ses interactions avec les autres, son corps et les paysages. Lorsque le narrateur reprend les idées et les expériences de Marie, il est question de faire voir les mêmes processus de subjectivation et de désobjectivation, mais sous d'autres angles, comme si le lecteur voyait le personnage à travers un prisme où les images se multiplient et se réfractent sans jamais former un tout complet et cohérent. Un texte réaliste, où il était question de décrire aussi fidèlement que possible les expériences des personnages, aurait de la difficulté à faire voir aussi clairement le personnage écologique comme (dé/re)subjectivation. Expérimentant avec les formes narratives, le roman de Darrieussecq révèle les processus et forces qui traversent et transforment les subjectivités toujours en formation et déformation.

Si l'on reprend chacune des trois écologies chez Guattari, il devient clair que le personnage de Marie s'avère écologique (non pas écologiste) dans ses interactions multiples avec le social, le mental et l'environnemental. Sur le plan de l'écologie sociale, Marie suit plutôt le processus de désobjectivation que de subjectivation. C'est qu'elle rentre « chez elle » après s'être fait une vie à Paris, sans pour autant retrouver les siens. Son rapport avec le *socius* reste tout compte fait assez restreint; son mari, son fils et le nouvel être dans sa matrice semblent prendre toute la place dans sa vision du monde social. Bien que romancière, Marie ne s'identifie pas avec les autres auteurs qui embrassent la nouvelle cause politique (à savoir l'indépendance récemment acquise de ce pays). Il n'est donc pas question d'organiser de nouvelles pratiques microsociales et

39. Comme l'explique Simon Kemp, Darrieussecq s'intéresse bien plus à reproduire les processus de la pensée qu'à construire des personnages bien développés, bien faits, à la Balzac (Simon Kemp, « Darrieussecq's Mind », *French Studies*, vol. LXII, n° 4, 2008, p. 429-441).

micropolitiques, pour reprendre la description de l'écosophie sociale chez Guattari. Il existe pourtant une voie par laquelle Marie semble s'engager vers une nouvelle subjectivation dans ce domaine. En écrivant un roman intitulé *Le pays*, elle pose la problématique des petits pays dans un monde global et globalisé⁴⁰. C'est ainsi que Marie pourrait représenter une certaine forme de resubjectivation sociale sans pour autant poser cette nouvelle identité sur la formation de nouveaux « groupes-sujets » comme les appelle Guattari. Elle reste prise en quelque sorte par son désir d'écrire sur le pays sans pour autant réduire son texte à un livre « du pays ».

Quant à l'écologie mentale, le roman met en scène plusieurs moments très marquants où Marie cherche à réinventer son rapport au corps, au temps et à l'espace, de sorte que les concepts, affects et percepts restent complémentaires et non pas exclusifs⁴¹. Il existe un rapport très instable entre sujet et objet dans les descriptions que Marie fait de ses paysages préférés. Regardant par le hublot de l'avion en route de Paris vers « le pays », Marie note : « Mon corps a pris une étrange densité : un corps léger qui flotte en halo, et un corps présent, une agitation de molécules, un petit monde dans lequel circulent des avions, des cumulus, des corpuscules... J/e suis ici⁴² ». L'emploi de ce « j/e » signale que le personnage écologique reste divisé, scindé à cause de son ouverture au cosmos, aux choses dans leur matière moléculaire. C'est une même sensation qui est décrite lorsque Marie se trouve face à la mer une fois arrivée au pays :

Ce que vous êtes à l'intérieur se retrouve à l'extérieur.
Vos molécules se mélangent au ciel et à l'eau, la solitude

40. Darrieussecq explique en partie cette problématique du petit pays dans un contexte global : « Le paradoxe du *Pays* c'est que c'est un livre universaliste quant aux petits pays. Ce n'est pas du tout la défense d'une patrie. C'est un livre très utopiste qui imagine une planète faite de petits pays » (Entretien avec Thomas Pierre, « Marie Darrieussecq, Écrivain », <http://www.euskonews.com/0549zbnk/gaia54903fr.html> [2 avril 2014]).

41. Félix Guattari, *op. cit.*, p. 22-27.

42. Marie Darrieussecq, *Le pays*, *op. cit.*, p. 38-39.

se diffuse. Les mots et les choses s'écartent, la pensée ne suit plus, les signes se désamorcent ; et le moi devient une grande béance pleine d'eau salée⁴³.

Pour reprendre la description de l'écophilosophie environnementale chez Guattari, il est évident que Marie cherche à penser « transversalement » les interactions entre l'écosystème, le social et l'individu⁴⁴. Loin de retrouver les paysages de son enfance et célébrer le retour « chez elle » (et encore moins le retour « à la nature »), Marie découvre son incapacité de se resituer dans « son » pays même si elle sait que ce sont les paysages qui font en quelque sorte ce pays. Dans ce sens, le personnage écologique n'est pas un personnage « enraciné » comme le veulent certains écocritiques lorsqu'ils parlent de textes environnementaux, où le narrateur redécouvre son lien à la terre, à un lieu bien local, délimité. Si Marie trouve un sens d'orientation dans ce processus de subjectivation, c'est dans l'image de poupées gigognes où son corps serait emboîté dans un plus grand corps tout en emboîtant le corps de son enfant à naître⁴⁵. Mais cette sensation d'emboîtement ne lui vient qu'au moment de se retrouver dans la piscine. Donc il n'est guère question du corps comme récipient étanche, mais bien plutôt d'un flux, d'un échange entre corps poreux où molécules, matières et mouvements s'échangent et se forment. Ainsi, le roman montre que le personnage écologique reste un « foyer existentiel partiel » où se croisent des « vecteurs potentiels de subjectivation et de singularisation⁴⁶ ». Mais ce personnage ne saura servir de modèle pour fonder une praxis écologique, car il est né des variables sociales, mentales et environnementales, qui sont spécifiques à l'univers du roman de Darrieussecq. Même s'il est question de personnages écologiques dans d'autres romans de Darrieussecq (je pense en particulier au *Bref Séjour chez les vivants*⁴⁷),

43. *Ibid.*, p. 84.

44. Félix Guattari, *op. cit.*, p. 34.

45. Marie Darrieussecq, *Le pays*, *op. cit.*, p. 165-166.

46. Félix Guattari, *op. cit.*, p. 37.

47. Marie Darrieussecq, *Bref Séjour chez les vivants*, Paris, P.O.L. Éditeur, 2001, 320 p.

la structure narrative change d'un texte à l'autre de sorte qu'il faudra parler ensemble d'*éco-logique* et d'*éco-poétique*.

Vers une écocritique française?

J'aimerais revenir aux termes « écologie » et « environnement » pour voir en quoi leur emploi révèle des différences sur le plan culturel et linguistique. Comme je l'ai montré ailleurs, le terme « environnement » garde des traces de son passage par le monde anglophone dans les années 60 et 70 lors de l'émergence des mouvements environnementalistes, alors que les termes « écologie » (comme écologie politique) et « écologisme » (comme activisme) reflètent mieux la réalité sociohistorique d'une telle prise de conscience en France⁴⁸. Par ailleurs, dans le monde anglophone, les termes « ecology » et « ecological science » se font remplacer par les termes « environment » et « environmental sciences », d'après les données terminologiques de l'EcoLexicon⁴⁹. Si j'ai choisi de parler de sujet environnemental en opposition avec le personnage écologique dans le présent article, c'était en partie pour insister sur ces différences : le sujet environnemental vient en partie du modèle des sciences, tandis que le personnage écologique se rapporte au modèle d'une pensée écologique. Sans pour autant aller jusqu'à affirmer qu'il s'agit d'un modèle anglophone dans le premier cas et d'un modèle français dans le deuxième, il est vrai que l'écocritique qui commence à voir le jour dans le domaine des lettres en France ne cherche pas du côté des sciences écologiques pour construire son approche au texte littéraire. Pour certains littéraires, il est question de rester bien ancré dans l'approche littéraire en analysant les qualités formelles des textes en question. Par exemple, les Américanistes Thomas Pughe,

48. Voir mon article « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, n° 17, 2012, p. 15-31.

49. On peut consulter la base de données disponible en ligne gratuitement (<http://ecolexicon.ugr.es/en/index.htm>). On peut aussi utiliser le *Google Ngram Viewer* pour comparer les occurrences des termes « ecology » et « environment » en anglais dont le graphique suit une courbe bien différente de celle des termes « écologie » et « environnement » en français (<https://books.google.com/ngrams>).

Michel Granger, Yves-Charles Grandjeat, et François Specq mettent en lumière l'acte d'écrire qui est à l'origine de la représentation du monde naturel dans le *nature writing*⁵⁰. Les chercheurs dans d'autres domaines, comme les géographes Nathalie Blanc et Denis Chartier, qui s'intéressent également à une approche écocritique, parlent quant à eux d'« une voie alternative permettant la constitution d'un "imaginaire environnemental", d'une nouvelle écriture environnementale qui ne serait plus dictée par les sciences de l'environnement⁵¹ ». Ils choisissent d'ailleurs le terme « éco-poétique » au lieu d'« écocritique » afin de mieux saisir « le travail contemporain poétique d'énonciation, la performance poétique et les pratiques qui y sont associées⁵² ». Pour ma part, je préfère le terme « écocritique » (tout en reconnaissant que l'écocritique doit également être une éco-poétique) parce que les principes politiques et éthiques d'une approche écologique à la littérature ne devraient pas être éclipsés par les éléments littéraires et esthétiques. Quoi qu'il en soit, les différents exemples d'une approche écologique dans le monde français sont tous très prometteurs dans le sens où ils ne cherchent pas du côté des sciences de l'environnement pour construire leur cadre théorique; ils prennent appui plutôt sur des traditions intellectuelles des sciences humaines et sociales. Ainsi, ils montrent clairement que l'humain et le non-humain restent inséparables. En fin de compte, on ne devrait pas se plaindre du temps que l'écocritique met à prendre pied en France parce que ce retard lui permet de développer ses propres pistes de réflexion, de poser ses propres jalons théoriques, et d'adopter ses propres méthodes de recherche.

50. Voir les articles parus dans *Revue française d'études américaines* où il est question de présenter le genre *nature writing* au lectorat français (vol. 106, n° 4, 2005).

51. Nathalie Blanc, Thomas Pughe et Denis Chartier, « Littérature & écologie : Vers une éco-poétique (Introduction) » dans *Écologie & politique*, n° 36, 2008, p. 5.

52. *Ibid.*, p. 11.